

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 42 [i.e. 43]

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184878>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sa main l'ordre que je lui avais apporté. — Tout à coup, il s'approcha de moi et me saisit par le bras :

— Capitaine, me dit-il avec l'accent d'un homme qui va en provoquer mortellement un autre, deux mots, je vous prie!... — Vous venez du quartier-général... vous devez en savoir plus long que moi... C'est la fin, n'est-ce pas?

— Mon colonel, on le dit, et je le crois.

— Vous le croyez? Comment pouvez-vous croire une chose pareille?

Il lâcha mon bras avec une sorte de violence, fit quelques pas, et, revenant à moi brusquement, il me regarda dans les yeux :

— Prisonniers, alors!

— Mon colonel, je le crains.

Il y eut encore un silence; il demeura quelque temps devant moi dans une attitude de réflexion profonde; puis, relevant la tête, il reprit avec une émotion extraordinaire dans la voix :

— Et les drapeaux?

— Je ne sais pas, mon colonel.

— Ah! vous ne savez pas?

Il me quitta de nouveau et marcha à l'écart pendant cinq ou six minutes; s'avancant alors vers le front de ses hommes, il dit d'un ton de commandement :

— Le drapeau!

Le sous-officier qui portait le drapeau sortit du rang. — Le colonel saisit la hampe d'une main, et levant l'autre vers le groupe des tambours :

— Ouvrez un ban! dit-il.

Les tambours battirent.

Le colonel s'était approché du feu, portant haut le drapeau; il posa la hampe sur le sol, promena un regard sur le cercle des officiers et se découvrit; — ils l'imitèrent tous aussitôt; la troupe attentive gardait un silence de mort. — Il eut alors un moment d'hésitation; je voyais ses lèvres trembler; ses yeux étaient attachés avec une expression d'angoisse sur le glorieux lambeau de soie déchirée, triste image de la patrie. Enfin il se décida: il fléchit un genou et coucha lentement l'aigle dans l'ardent foyer. Une flamme plus vive jaillit soudain et éclaira plus nettement les visages pâles des officiers. Quelques-uns pleuraient.

— Fermez le ban! dit le colonel.

Et pour la seconde fois résonna la batterie lugubre des tambours détrempés par la pluie.

Il remit son képi et vint vers moi :

— Capitaine, — me dit-il de sa voix la plus dure, — quand vous serez là-bas, ne vous faites aucun scrupule — aucun, de raconter ce que vous avez vu!... Je vous salue.

— Mon colonel, lui dis-je, voulez-vous me permettre de vous embrasser?

Il m'attira violemment sur sa poitrine et me serrant à m'étouffer: « Ah! mon pauvre enfant! — murmura-t-il, — mon pauvre enfant! »

Coumeint quiet on sè pào crairè d'obedzi dè pliorà.

L'est práo la mouða, on pou per tot lo mondo, que crayo, dè sè mariá quand l'est qu'on ne váo pas restá solet; mã sè mário pas ti dè cein que sont amoeirão. Cein váo práo veni, se diont, et po sè tsertsi oquiè, vouáitont d'aboo iô y'a dái grossès courtenès. Se lo fémé boutsè lè fenétrès, va bin, et quand bin la gaupa est metcheinta, poueta, coffa, cein ne fâ rein, cein vaut onco mi què d'allà frequentá onna bedanna que n'a rein. Et pi à quiet cein vo sai-te que 'na fenna sái galéza et dzeintia, se le n'a rein à preteindrè áo bin se le n'a pas oquiè dein son fâordái; onna dzoulia frimoussè baillè pas à medzi tandi que quand y'a práo drudze tot va bin. Mã se crayont avái trová lo Pérou quand couennont et d'apremi que sont mariá, sè faut démaufiá po ein après se n'y a pas dein lo tieu on petit pou... vo sédè, dè cein que lái a su lè devisès dè caramellès. On troupé dè vatsès pào féré pliési quand on va abrèvá et quand on revint dè la montagne à la St-Dénis; on bio appliá pào vo féré redressí quand vo frinná avoué pè lo veladzo; mã se ti lè iadzo que vo z'allá à l'hotò vo z'ètès potu et la fenna grindze, ma fái bailléré pas on crutz po étrè à voutra pliace, ká on dit que l'est pi qu'ein einfai.

Eh bin! Caquenet étai dinsè. L'a fé totès lè z'herbès dè la St-Djan po avái la Tiennetta, et on iadzo que l'ont étai mariá, adieu lè z'amou! Se bin que quasú totès lè senannès y'avái dáo grabudzo tsi leu. La Tiennetta avái 'na pince dáo diablio et Caquenet avái la téta prés dáo bounet que ma fái la rossivè gaillá soveint et que cein a dourá rudo grand teimps.

Tot parái, à la moo dè Caquenet, sa fenna coudessái pliorá coumeint on vé, et cein ébâyivè totès lè coumàrès dè perquie.

— Te regretté don rudo te n'hommo, que te pliàorè tant, que lái se onna vesena, et portant té baillivè dái rudès repassàrès.

— Oh! ma fái na! que lo regretto pas.

— Et adon porquie té désolè-tou dinsè?

— Porquie? Et que deriant lè dzeins, se ne pliorávo pas!

Une école de beauté va être fondée à Londres, paraît-il. Voici, au sujet de cette *innovation*, quelques réflexions spirituelles d'un journal anglais :

« Les cours de cette école seront ouverts à l'élément masculin aussi bien qu'à l'élément féminin. Les dames veilleront, d'une façon aimable, à ce que les messieurs n'altèrent pas leur santé par l'usage du tabac et de l'alcool. Les messieurs persuaderont amicalement aux dames de renoncer aux corsets, aux faux cheveux, aux estomacs artificiels, à la peinture du visage et aux chaussures à talons élevés. »

Ainsi comprise, une « école de beauté » serait certes une institution utile. Reste à savoir si elle aurait des élèves!!

L'*American Register* recueille ce mot amusant :

Une dame qui voyageait dans un train omnibus en Angleterre, donna au conducteur son ticket et un demi-ticket pour son enfant.

Le conducteur regarda le petit garçon et dit :

— Il est diablement grand pour une demi-place ?

— Oui, répondit la mère, en effet. Lorsque j'ai acheté le billet il était bien plus petit, mais vous allez si lentement que mon fils a joliment grandi depuis le départ.

Dans un de ces grands magasins de déballage où l'on vend de tout :

— Combien ce parapluie ?

— Douze francs.

— Je le trouve cher.

— Comme soie, c'est garanti.

— Mais comme parapluie, ça ne garantit pas.

Une bonne vieille femme de Gryon recevait la visite du pasteur, tout récemment arrivé dans la contrée. Après les condoléances d'usage, l'ecclésiastique amena la conversation sur les divers pasteurs qui l'avaient précédé dans la paroisse de Gryon. Et la vieille de rappeler avec une franchise, qu'on ne trouve pas toujours dans nos montagnes, les qualités et les défauts de ceux-ci.

— Vous avez sans doute connu le pasteur R**.

— Eh ! monsieur, si je l'ai connu ! exclama la vieille, il s'est bien souvent assis sur la chaise où vous êtes.... Ah ! c'était un bien brave homme, mais.... il n'était pas tant porté pour la religion.

Le collier de l'orpheline.

I

Le 2 novembre 18..., sortait, du cimetière d'Ivry, près de Paris, une dame presque sexagénaire, appuyée sur le bras d'un jeune homme de vingt ans au plus. Cette dame venait, à l'occasion de la *Fête des Morts*, de déposer une couronne sur une tombe qu'elle visitait pieusement chaque année, et toujours accompagnée de ce jeune homme, qui n'était autre que son neveu, M. Gabriel Saint-Remi, lequel se flattait déjà d'être un jour un peintre non dépourvu de mérite.

Après avoir descendu le chemin rapide, étroit et tortueux, qui, du cimetière conduit au bas de l'escalier de l'église, la dame, que l'on nommait Mme veuve Delsarte, sembla mesurer avec quelque anxiété la hauteur de cet escalier, qui ne compte pas moins de quarante-six marches. Néanmoins elle se décida à en faire l'ascension.

Arrivée dans l'église, elle se mit à prier, puis elle promena ses regards à droite et à gauche, à la recherche de son neveu Gabriel, et ne tarda pas à le découvrir, mêlé à un groupe de cinq ou six pauvres femmes qui entouraient une bière, auprès de laquelle on célébrait l'office des morts. Il était évident que ce n'était pas là un enterrement de première classe.

Une petite fille, âgée de sept ans environ, pleurait derrière la bière.

— C'est sans doute l'enfant du défunt, demanda avec un air de pitié Mme veuve Delsarte, en se rapprochant de l'une des bonnes femmes.

— Dites de la défunte, répondit l'interrogée ; hélas ! cette malheureuse petite, que vous voyez si désolée, on peut bien

maintenant l'appeler : l'*Abandonnée* !

— Quoi, son père serait-il mort aussi ?

— On n'en sait rien !

Comme en ce moment *le requiescat in pace* se faisait entendre, la conversation en resta là, par respect pour le suprême adieu.

Le convoi sortit de l'église.

— Malgré ma fatigue, je vais suivre jusqu'au cimetière, dit avec émotion Mme Delsarte à Gabriel ; j'ai le pressentiment que j'y trouverai peut-être l'occasion d'être utile à la petite *abandonnée*.

La cérémonie funèbre terminée, on aspergea la bière d'eau bénite ; la bière roula avec fracas, et c'en fut fait pour toujours de celle qui venait de descendre dans la fosse.

— Gabriel, dit alors Mme Delsarte à son neveu, demande à ce gardien, le nom de celle qu'on vient d'ensevelir.

Le gardien consulta un bulletin et répondit :

— Inès X... 29 ans.

Selon le désir exprimé par sa tante, le peintre fit inscrire ce nom sur une croix de bois, et commanda un modeste entourage ; puis s'adressant à la femme qui avait jusque-là conduit la petite par la main :

— Est-ce vous, lui dit-il, qui vous chargerez maintenant de cette enfant ?

— Hélas ! répondit celle-ci, je le voudrais bien, mais pour cela, je suis trop pauvre ; tout ce que je puis faire, c'est de la recommander à notre commissaire de police.

A ces mots, Gabriel eut un mouvement de compassion. Mme Delsarte comprit le sentiment de pitié de son neveu, et elle lui répondit en souriant :

— Nous n'abandonnerons pas l'*abandonnée* !

Mme Delsarte fut de parole ; le lendemain de ce jour, en effet, elle obtint par l'intermédiaire du commissaire, l'autorisation de placer l'orpheline dans un pensionnat du quartier Jeanne-d'Arc, et elle s'engageait de payer la pension voulue.

Peu de jours après la scène que nous venons de raconter, Mme Delsarte dit un matin à Gabriel :

— Tu sais qu'il est convenu que nous irions à Ivry, quand le temps nous le permettrait, pour tâcher d'obtenir de la femme de la ruelle, des renseignements sur l'infortunée qui dort au cimetière ; j'ai quelque idée que son histoire doit être mystérieuse.

— J'ai la même idée, ma chère tante.

— Eh bien ! le temps s'est remis au beau : si nous y allons :

Une heure après, Gabriel et sa tante se dirigeaient vers Ivry, et ne tardaient pas à arriver à la porte de la maisonnette jadis habitée par Inès, la mère de Marguerite. C'était un bien modeste réduit que celui de la mère Claudine ; mais tout y annonçait l'ordre, et cette propreté presque flamande des petites gens de la campagne : une commode de bois peint, un vieux fauteuil, trois chaises, un lit, enfin un Christ que couronnaient deux branches de buis, en formaient tout l'ameublement.

— Ma brave femme, dit Mme Delsarte en entrant, nous venons vous donner des nouvelles de votre petite Marguerite qui, grâce à Dieu, se porte à merveille.

La mère Claudine poussa un soupir.

— Travaille-t-elle bien, cette chère enfant ? demanda la vieille avec émotion.

— Oui, oui, répondit Mme Delsarte, elle apprend à lire, à écrire, à calculer, à coudre... elle apprend même l'histoire sainte.

La vieille jeta un regard sur son Christ.

— Rien de mieux ! dit-elle.

— J'oubliais de vous dire, reprit la charitable dame, qu'elle apprend aussi à dessiner.

— Ça, c'est de trop, s'écria mère Claudine avec vivacité : quand une jeune fille sait dessiner une *Pensée*, elle songe que le temps viendra où elle pourra en faire cadeau à un amoureux.

Le jeune peintre ne put s'empêcher de sourire.

— Alors, demanda Mme Delsarte, en souriant à son tour,